

Alexandre Voisard

Poésie I

Écrit sur un mur

Vert Paradis

Préface aux testaments de l'ermite

Chronique du guet

Épars

Textes introduits et présentés
par André Wyss



Alexandre Voisard ✂ *L'Intégrale 1*



camPoche

Les huit volumes des Œuvres d'Alexandre Voisard
sont publiés avec les appuis
de l'Association des Amis d'Alexandre Voisard, de la Banque
Cantonale du Jura, de Clientis (Banque Jura Laufon),
du Canton du Jura, de la Commune de Fontenais, de la
Fondation Anne et Robert Bloch, de l'Office de la culture du
canton de Berne, du Pour-cent culturel Migros,
de Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture.
L'auteur et l'éditeur les en remercient.

« Poésie I »,
premier volume des Œuvres d'Alexandre Voisard,
cent soixante et onzième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
édité sous la direction d'André Wyss,
a été réalisé avec la collaboration de Line Mermoud,
Huguette Pfander, Marie-Claude Schoendorff,
Daniela Spring et Julie Weidmann
Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Illustration de couverture : aquarelle d'Alexandre Voisard,
du manuscrit inédit « Abornage d'une histoire incertaine »,
avec pour légende « Un vrai nuage n'a pas de sentiments »
Photogravure : Bertrand Lauber, Color*, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie Clausen & Bosse, Leck
(Ouvrage imprimé en Allemagne)

ISBN 2-88241-171-5

Tous droits réservés

© 2006 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

ANDRÉ WYSS

RECHERCHE D'UN PASSAGE

Qu'y a-t-il d'ailleurs à comprendre
en dehors de l'indicible ?

Le Muguet perdu

Entre le mot et la chose
le chemin est court et le risque inouï.

Le Muguet perdu

Méfie-toi du sens premier.

Le Déjeu

ÉCRIT SUR UN MUR

« Écrit sur un mur »
a paru en édition originale en 1954
aux Éditions du Provincial, à Porrentruy

*À Pablo
à Anne-Marie
que le bonheur a choisis comme
compagnons de route et qui prêtent
leurs visages aux multiples miroirs
de l'amour*

Celui qui aime écrit sur les murs

JEAN COCTEAU

L'amour a les cheveux du monde, la voix de tous les jours, et les flèches du soleil. Il court quand il veut, si les saisons de miel s'arrêtent de tourner ou si la folie monte la garde aux carrefours. L'amour s'assied où il peut, sur les murs de la mélancolie ou sur les chevaux maigres de la pluie. L'amour ne voit pas ce qu'il fait, il caresse les rivières et bâtit son aurore à midi. L'amour s'endort sur les clous des étoiles. L'amour n'a pas de nom.

Chaque printemps nous nous aimions. Et chaque printemps une belle folie dansait derrière les forêts, entre les ombres crasseuses du crépuscule. Nous n'avions pas de nom et je l'appelais *Mélancolie*, *Paradis*, *Rose des Vents*, *Gazelle* ou *Caresse*, *Belle Étoile*, *Ma Caravelle*. Aucune famille de fleurs n'ignorait le silence de l'amour. Un jour nous découvrièmes les mailles du soleil. C'est alors que nous apprîmes aux petites herbes à parler de bonheur.

Je me souviens souvent des choses que je faisais pour oublier celles qui me faisaient mal. Je recompte les jours perdus d'avance, la lumière écrasée de mon vieil amour pour Sophie. Je me dis : où ai-je connu cette main en forme de flamme, le sel de cette rose ? Et tout est à recommencer. Apprendre à marcher au bord du toit, comme les hirondelles.

L'amour fera le tour de la terre sur un grand cheval en roses rouges, apprendra à connaître la flore de chaque pays et ouvrira les brèches dans les murailles du vent. Des petits oiseaux gris et curieux le suivront sur les océans avec de la douceur au coin de l'œil. L'amour descendra lentement hors des journées d'avril et il fera le tour du monde sur une rose rouge.

Je n'ai pas chanté les rivières et les épines du monde pour qu'on croie à ma folie. J'ai souffert quelque fois de l'atrocité de mes mains pâles en face du soleil. J'ai crié souvent à cause de la solitude qui ne m'apportait pas le fruit tant attendu de l'amour et du temps. J'ai chanté pour qu'on me reconnaisse entre les millions d'amoureux. Ce que je chante et que je cherche, je le trouverai peut-être pendant la fête humide du sommeil.

Je marcherai longtemps sous les rues des étoiles,
avec des pas serrés sur la croix de la nuit. Je ne pour-
rai pas croire à la multiplication des jours et les
anges glacés de la solitude glisseront doucement
contre les parois du vent. Mon regard naîtra comme
une perle avec l'habitude de l'aube. Que de jours
sans blessure à jeter encore à la mer !

Le printemps n'est pas ce jeu de hasard et d'amour où le soleil exerce ses ongles sur l'ardoise. Pourquoi faut-il tant de courage pour s'abaisser vers le rosier maigre des secrets ? Le printemps n'entre pas dans la forêt des hommes, il marche très lentement entre les ruisseaux ouverts. Que se dresse enfin l'ombre, faisant crier l'écorce, qu'une main plonge au profond du printemps, où gît tant d'or timide et sans raison.

Que ferons-nous si le printemps s'arrête de tourner autour de nous et si l'oiseau du temps quitte soudain nos épaules ? Comme tout serait facile si les rideaux s'ouvraient sur une cage toute neuve au coin du paysage de verre. Un seul pas à marquer dans le sable délicat. Un seul pas, et ce n'est pas le pire de nos jeux d'enfants tristes.

Chaque fois que par mégarde nous étions deux sur la même montagne. Chaque fois que montait la sève dans le bois mort. Chaque fois que les papillons souffraient de leur grandeur. Chaque fois que le bonheur consistait en un simple silence, simple comme la pierre précieuse. Chaque fois que nos pas tournaient. Nous étions tous semblables, et jamais les mêmes, descendus de la même étoile vers la même issue.

Te voilà douce comme l'aube au bord de la
bruyère. La mer a laissé loin derrière elle son silence
amer, et des oiseaux chétifs courent vers elle, et l'hi-
rondelle patiemment écarte un peu la pluie, et
l'amour furtivement se hausse entre les rayons du
soleil, et le lilas soudainement qui se sent fou
d'amour éclate en sanglots dans le petit matin rond.
Au fond de toi c'est le bonheur qui tinte. Te voilà
douce comme l'aube au bord de la bruyère.

Tous ils viennent s'accouder à cette fenêtre rose.
Les paysages qu'on voit de là-haut n'ont aucune
histoire et ne ressemblent à aucun paradis: on ne
voit que les arbres du silence, debout et pantelants
de solitude, à bout de souffle. Quelquefois aussi on
voit les oiseaux de la mer qui cherchent les petites
îles où mourir.

On se demandait qui oserait cueillir les fruits de la beauté. C'est que les enfants voulaient toujours savoir la fin de l'histoire. On cherchait bien, on retournait les cailloux, on humait la mousse blonde de la lune, on retenait son haleine au plus sombre du cœur. Alors un grand corbeau naissait des fibres du matin et on apprenait avec amertume que la princesse était morte de bonheur.

La joie était assise sur les escaliers de mon chagrin, et sans pitié marquait mon cœur. Moi je ne comprenais pas et je marchais très vite dans le matin criard et laborieux. D'humides secrets pénétraient confusément dans mes oreilles. Le bonheur attelé à un char tout neuf voletait sur les prés. La joie était assise et moi je m'amusais à marcher comme un fou en cherchant mes mots.

Un amour sans visage court dans la nuit trouée.
C'est bien ainsi que les Indiens de l'Amazone imaginent le mystère. Dans nos rues à nous où traîne le bonheur on ne sent rien qui ne soit secret. Secret et amer comme ce printemps caché derrière les arbres. Mais tandis que les maisons inclinent les frontières du monde, un grand visage sans amour s'amuse à trouser la nuit.

Ceux qui s'aiment connaissent les haies secrètes de l'attente. Ceux qui s'aiment savent où murmure la pluie et où dorment les roses du rêve éternel et multiple. Ceux qui s'aiment cuirassent le sommeil et mènent les étoiles au bout du monde, du bout de leurs doigts. Ceux qui s'aiment brisent les frontières du sentiment. Ceux qui sèment la lumière de leur regard sur les pierres de minuit.

La vie sans ce mur où tombent les colombes ne serait rien qui vaille. Où fuirait notre amour si le jour désertait nos paupières? Une fleur debout en plein ciel, le secret du bonheur qui pèserait sur nos épaules. Et voilà la bise, sur la pointe des pieds, pleine de tendre mémoire, grimpant sur l'échelle de nos soupirs.

Moi je sais les parfums honteux de la mémoire,
la chaleur crasseuse des voyageurs de la mort. Je sais
l'atrocité de l'espace livré aux heures et à la pluie. Je
sais les fêtes de rage que ma sottise prépare à mon
insu et la peine qui m'attend de l'autre côté du mur.
Mais la grosse lumière qui coule vers les plaines,
hors de la plaie timide ?

J'ai vu les merles du dimanche chercher leurs souvenirs dans le jardin. Une grande émotion naissait entre les mimosas. Allait-on reconnaître sa pauvre enfance, la première rosée ? Et, tombée à tort et à travers, la première larme de grande personne ? Les mauvaises herbes se levaient lentement, prêtes à changer de visage. Or jamais la brume ne fut si lente à s'emparer du silence.

Mais la réalité mord à pleines dents dans ce fouillis de solitudes. Bientôt nous grandissons, pleins de bonheur, hors des coquilles du rêve, et très loin, aux extrémités de nos traces, s'efface la tiédeur pourrie de l'ennui. Légers, pauvres papillons, légers à en craquer, légers à décider la mort.

Vous marchez sous la pluie. Vous faites semblant de ne pas penser, mais vous songez à hier, à demain. Vous faites semblant d'aller droit vers le logis, et vous voguez à toute vitesse vers le bonheur. On vous y attend peut-être. Il y a peut-être une chandelle qui montre la place de chacun. Bientôt vous ne pourrez plus regarder vos mains, il faudra cueillir les lis. Il ne pleuvra plus. Vous serez tous si heureux que vous ne reconnaîtrez plus vos sœurs. Là il faudra s'asseoir. Là il faudra pardonner.

Entre deux roses pareillement soucieuses, une main songe à sa gloire future de se sentir aimée et d'être caressée par l'ombre d'une autre main. Une main songe et il y aurait la vie à la recherche de sa majesté. Une main songe et on croirait au bonheur de conquérir sa petite pierre rose dans la prairie hérissée de soleil. Une main songe, et on glisserait lentement, très lentement vers l'étoile humide de la mort.

La neige d'aujourd'hui est plus mince que mes yeux d'enfant, sur le dur papier du toit. Moi je suis ici corps et âme avec ton souvenir, fille folle et maladroite. De mes doigts glissent secrètement des mots mouillés et quand même saufs, de longues phrases à tête d'épingle, sans sujet, telles que : « ... chercha en vain l'estime de la rose ».

Ma poitrine trouée se lasse de me voir espérer. J'ai encore toutes les marches à monter, tous les fronts à affronter, tous les sourires à apprendre. Me retrouverai-je après l'oubli ? La poussière des choses s'échappera de mes doigts. Il me faudra compter les pavés des hommes et établir leur équilibre entre les jours douteux et les doutes nocturnes. La besogne sera rude. Mais quand l'été aura glissé derrière l'horizon, les faibles seront prêts à régner.

On cueillera jusqu'à ce que l'on ne puisse plus cueillir. On rêvera jusqu'à ce que l'on ne puisse plus attendre. On espérera jusqu'à ce que l'on ne puisse plus confondre. L'ombre s'allongera à côté de l'ombre, nous nous allongerons à côté de nos ombres. Nous ne dirons plus rien parce que les ruisseaux auront tout dit pour nous. Puis il y aura le tiède bonheur de la rue et les rosiers qui ne voudront plus être nos ennemis, et nous laisserons nos regards aller à la dérive du temps.

Voilà que sans rien qu'on y puisse faire, les familles de roses vont succéder aux familles de roses, les forêts d'étoiles aux forêts d'étoiles. Nos pas s'en vont à la rencontre d'autres pas contraires, pour la grande aventure de la mélancolie. Se succèdent les voix pour ne pas oublier. Et pourtant nos refrains se perdent parmi les éblouissantes rumeurs de la mer.

Plus qu'un seul oiseau à attendre dans la haie.
Celui-là aura le plus beau chant et viendra se poser à
côté de la dernière rose. Il aura traversé tous les
déserts et connu toutes les sortes de sable. Il ne
craindra pas les grèves déchirées où nos rêves
prenaient contact avec l'océan et les parfums des îles.
Tous les chèvrefeuilles le salueront et la pluie n'aura
plus à se baisser pour rencontrer son front.

L'amour a des flèches pour percer les cloisons du délire, des clés pour annuler les énigmes. Il fait vivre les arbres et mourir les poisons de la pierre. S'il prend l'allure indécise du jour, c'est pour mieux assaillir les grises volutes de l'incertitude. Il sème les brises de mai sur les mémoires solitaires et démasque le soir les ombres des songes, dans les ruelles désertes. L'amour survit aux silhouettes de parfum. L'amour marche la tête haute.